

Suite fantastique : deux analytiques du sexe¹

On prête à Ravel d'avoir déclaré :
« *La musique ne s'interprète pas, elle se joue.* »

« Elle SE joue », Juvet le dit aussi à propos du théâtre,
lui qui interdisait aux acteurs de jouer
en y mettant leur propre vie : « *Ce qu'il y a toujours chez toi,
c'est l'intention de jouer. Tout de suite tu veux jouer. [...] Tu veux mettre
là-dedans du sentiment, exprimer quelque chose. Tu peux pas².* »

Tant de sexualités se laissent distinguer, et si diverses, que l'on en vient à douter de la valeur d'une telle notion : celle des animaux, celle, catholique, qui transforme chaque brebis en éléphant³, celle des sexologues, du rapport yin/yang, des biologistes (écrite ♂ → ♀), des enquêtes d'opinion, du bon Dr Kinsey et son continuum sexuel, de l'opposition, en Inde, de *Puruscha* (l'esprit) et de *Prakriti* (la matière femellisée), etc. L'« il n'y a pas de rapport sexuel » n'est certes pas présenté par Lacan comme se rapportant à toutes ces sexualités, comme ayant une portée universelle, valable en tout temps (par tout temps) et en tout lieu. Il n'est pas Charcot, ce trompeur trompé, proclamant l'universalité de l'hystérie. Sa formule vaut pour l'analyse, et si elle a quelque intérêt par ailleurs, cela le soucie surtout pour faire remarquer que certaines de ces dites « sexualités » relèvent, elles, du rapport sexuel.

C'est donc bien autrement et bien ailleurs que là où elles restent actives que l'on différenciera, avec Jacques Lacan, deux « analytiques du sexe ». Le 26 janvier 1975, répondant à une question de Marcel Ritter, il déclarait :

Il y a un rapport avec le sexe en ceci que le sexe est partout là où il ne devrait pas être ; il n'y a pas, nulle part, de possibilité d'établissement en quelque sorte formulable du rapport entre sexes. On peut bien dire la même chose à l'égard de la pulsion de mort : c'est aussi un rapport à la mort, mais déplacé lui aussi.

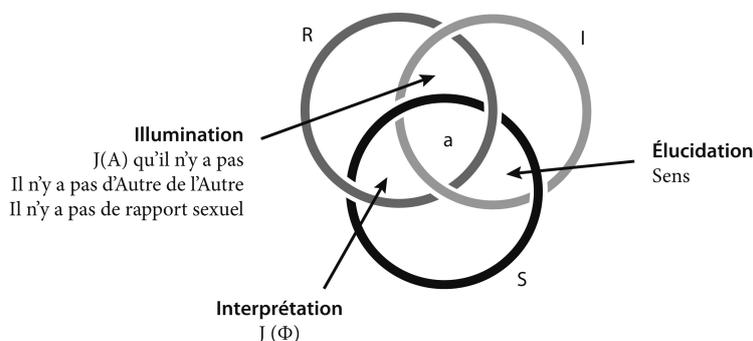
On a nulle part jusqu'à présent pris acte de ce dont il s'agissait dans cette déclaration et d'autres semblables ou convergentes. Quoi donc ? En envisageant le sexe

¹ Ce texte se dispense d'indiquer, comme il est d'usage et comme je m'y tiens presque toujours, ses références. La raison en est qu'il fait suite à *L'Autre sexe*, ouvrage où on les trouvera aisément.

² Louis Juvet, *Molière et la comédie classique*, Paris, Gallimard, 1965, p. 12.

en tant que *rapport*, Lacan fit valoir un inédit registre du sexuel, tout à la fois différent et voisin de celui qu'à la suite de Freud il avait jusque-là étudié et reconfiguré. Ainsi suis-je amené à distinguer deux analytiques du sexe : d'un côté (seconde analytique, celle du rapport), un Autre sexe ; de l'autre (première analytique, on la dira celle de petit *a*), un Autre de désir ; d'un côté, un rapport sexuel, de l'autre, une loi sexuelle ; d'un côté, une normalité manquante, de l'autre, une anormalité ; d'un côté, une hétérotique commune, de l'autre, une diversité sexuelle.

Voici donc deux problématiques, deux lieux si distincts qu'ils ont pu se trouver figurés sur deux différentes plages d'un nœud borroméen mis à plat. C'est ce nœud qui permet de localiser ces deux côtés, différents de ces deux autres côtés que Lacan a distingués dans ses « formules de la sexualité », un côté homme, un côté femme. Le voici :



La plage où se joue la partie de cette analytique proprement lacanienne du sexe (celle où Lacan localise ce qu'il appelle le « vrai trou ») est un lieu de recouvrement, tout à la fois réel et imaginaire. Cette plage est séparée par le tracé en noir (la corde du symbolique), de l'autre plage où fut inscrit *a*, la cause du désir, mais d'un désir qui n'est pas, ou plus – pour ainsi le dire – *le tout du désir*. Voilà l'étrangeté. Le désir causé par *a* concerne l'Autre de désir (un important changement d'accent au regard de ce qui s'appelait « désir de l'Autre » et dont on sait que l'invention, en 1963, de l'objet dit « petit *a* » lui a porté un coup fatal), il tient à la loi sexuelle, désormais reconnue anormale, alors même qu'elle concerne tout un chacun ; avec l'Autre sexe vient un autre désir, celui du rapport sexuel.

³ On aura reconnu l'entame du cours *Subjectivité et vérité* de Michel Foucault (leçon du 7 janvier 1981).

Cette distribution en deux différentes analytiques est si nette qu'elle peut être présentée sous forme d'un tableau (on s'expliquera plus avant sur la distinction désir/soulèvement).

PREMIERE ANALYTIQUE	SECONDE ANALYTIQUE
Autre de désir	Autre sexe
Loi sexuelle	Rapport sexuel
Anormalité	Normalité manquante
Désir	Soulèvement
Diversité sexuelle	Hétérotisme
Aliénation	Liberté

En s'en tenant à cette plage que signale le a , laquelle avait acquis un certain régime du genre « on connaît la chanson », en la privilégiant pour cette raison, par ailleurs fondée, que les trois dimensions s'y superposent et que donc ce serait là du lacanien pur jus (alors que Lacan avait situé le vrai trou du borroméen ailleurs qu'au « centre » que là où on pouvait l'attendre), on n'a fait que reconduire le geste des élèves, à savoir être régulièrement en retard d'un train sur son enseignement. Quarante années étant passées, il ne semble pas désormais malvenu de prendre acte du fait qu'avec la bizarre question du rapport sexuel (bizarre dès lors que Lacan, ayant pris au sérieux – autrement dit au sens qu'il a en mathématique – le terme « rapport », une autre analytique du sexe est venue au jour) où, reçu corps sexué, *l'Autre (L'Autresexé) est reconnu jouer sa partie dans un rapport sexuel inexistant alors que lui-même, cet Autre, n'existe pas.*

LACAN

Question : ce dernier énoncé a-t-il le moindre sens ? Comment, si l'Autre n'existe pas, pourrait-il jouer sa partie dans un rapport sexuel lui-même inexistant ? L'esprit vacille et, avec lui, semble-t-il, la logique. Pourtant... c'est bien de cela dont Lacan fait état, et qui paraît relever du fantastique. L'examen du nœud ci-dessus pourrait-il offrir de lever ce qui se présente comme une indépassable perplexité ?

On est tout d'abord frappé par le fait que Lacan a logé ces trois inexistentences sur cette plage excentrée que, par commodité, je nommerai E , une lettre qui vaut comme le chiffre de l'existence barrée ou, si l'on préfère, la mise en facteur commun de trois inexistentences conjointes : celle de l'Autre, celle de sa jouissance, celle du rapport sexuel.

Ces trois inexistences doivent bien en quelque manière se recouper dès lors que 1) elles ont en commun de ne point exister et 2) elles résident toutes les trois en \mathbb{E} . En outre, si elles sont sues inexister – et elles le sont, pour le moins par Lacan –, la modalité de ce savoir leur est commune : une illumination, ai-je proposé.

Où donc insistent-elles sans pour autant exister ? Et comment ? Ce nœud le montre, sinon l'établit. Ces trois inexistences, pour être telles, sont néanmoins imaginaires *et* réelles. Dit autrement, elles sont tout uniment un imaginaire réalisé et un réel imaginarisé. Ce qui suppose qu'il y ait quelque chose comme un réel de l'imaginaire et un imaginaire du réel. À bien considérer cela, on s'en trouve moins étonné. On ne voit pas comment il pourrait être question d'un imaginaire s'il n'était pas, en un certain sens, réel ; et on ne voit pas non plus ce qui pourrait contrevenir à ce que le réel soit imaginarisé. Simplement (même s'il n'y a là rien de si simple), penser ainsi réclame de s'être départi d'une conception trop restrictive et liée au primat du symbolique, conception qui exigerait que l'on ne puisse faire état d'un réel qu'à la condition d'en avoir symboliquement *écrit* l'impossibilité, ou encore qu'il n'y ait de savoir effectif que formalisé. Même au temps du primat du symbolique, Lacan ne s'est pas privé de telles considérations latérales, que le borroméen a rendues plus encore possibles.

Donc trois inexistences qui ont en commun 1) d'inexister, mais pas au sens où un discours formalisé démontre une inexistance ; 2) d'être logées en \mathbb{E} , un lieu où sont conjoints sans pour autant se confondre l'imaginaire et le réel ; 3) d'être accessibles selon une certaine modalité du savoir, l'illumination, elle aussi hors symbolique.

Il y a plus, toutefois, que ce triple et commun statut. Les envisager chacune, et les prendre ensemble, s'avère susceptible d'apporter quelque lumière sur cette énigmatique, voire insensée, phase que je rappelle : *l'Autre est reconnu jouer sa partie dans un rapport sexuel inexistant alors que lui-même, cet Autre, n'existe pas.*

Tout d'abord l'« il n'y a pas d'Autre de l'Autre ». Avec cette formule, Lacan fermait une porte (celle où Russell, entre autres, s'était engouffré) : le parlêtre a affaire à un Autre sans au-delà (la manière dont Platon traite de l'érotique – tout au moins Platon tel que le lit David Halperin – laisse ouverte cette porte que Lacan prend soin de verrouiller). Sans cette absolue fermeture de l'Autre, l'articulation des deux autres inexistences (du rapport sexuel, de la jouissance de l'Autre) resterait comme en l'air, en permanence susceptible de délitement.

On se doute, on entrevoit que l'« il n'y a pas de rapport sexuel » doit présenter quelque affinité avec « il n'y a pas de jouissance de l'Autre ». Quelle affinité ? Il s'agit de bien plus que d'une affinité, il s'agit de la chose elle-même, celle qui fait que le parlêtre est érotiquement excité et que sa sexualité est bien plus intense et variée que celle de l'éléphant et d'autres mammifères (pauvre lion, aussitôt rentré aussitôt sorti du vase reproducteur, pauvre gorille au si ridicule pénis : n'en déplaise à Brassens, son juge n'a guère de souci à se faire). Cette chose opère, intervient dans la moindre excitation, quels qu'en soient l'objet, le lieu corporel, la manière. Cet objet, ce lieu corporel, cette manière relèvent de la première analytique du sexe qu'a étudiée Lacan à la suite de Freud, celle que donc je désigne métonymiquement par « petit *a* ». Il reste qu'une autre et différente partie se joue dans chaque excitation sexuelle, qui relève, elle, de la seconde analytique, celle du non rapport sexuel.

Dans chaque excitation gît une insistante question, toujours la même, et qui ne peut qu'être posée ainsi, non pas en discourant mais en étant excité (je mesure quelque peu l'énormité de ce propos, raison pour laquelle je convoque le fantastique – non pas le fantasmatique). L'excitation s'interroge, interroge : « L'Autre jouit-il ? » On ne s'y fait pas, ou seulement au terme d'un parcours ascétique, à l'idée que l'Autre puisse ne pas jouir, jouir de sa propre jouissance, laquelle n'est pas phallique. Et, bien entendu, s'il y avait un Autre de l'Autre, on pourrait toujours aller y voir chez cet Autre de l'Autre, s'y reporter, y reporter l'interrogation, cela *ad libitum*, moyennant quoi elle ne se poserait plus dans ce qu'elle présente de tranchant.

Pour être érotique, pour avoir son lieu dans les chairs qu'elle anime, cette question n'en est pas moins éminemment spirituelle, comme il se voit au fait que Lacan a pu dire que la seule preuve de l'existence de Dieu *serait* qu'Il jouisse. Mais comment le savoir ? Comment savoir si l'Autre jouit ? ne jouit pas ? En acte, l'excitation se le demande et, dans le suspens de la réponse, se renouvelle. Exemple à cet égard apparaît le lien érotique de James Joyce à sa femme Nora : l'amant fait feu de tout bois incandescent, avec, semble-t-il, pour seule limite le geste qui aurait consisté à manger les excréments de sa chère épouse. Lacan reconnut dans cette éperdue volonté érotique « un drôle de rapport sexuel ».

Prend ici sa portée l'étonnante formule « Il n'y a rien de plus décevant que le rapport sexuel ». À la méditer un instant, on s'en trouve stupéfait. Quoi ? Vraiment ? Jacques Lacan n'a rien rencontré dans sa vie de plus décevant que le rapport sexuel ? La

déception que lui infligèrent ses élèves fut-elle moindre ? Moindre celle de ses analyses ratées ? Moindre celle de ses parents ? de ses amours d'enfance ? de ses femmes ? de sa vie ? Non, il affirme, tout au moins ce jour-là, que c'est le rapport sexuel, autrement dit quelque chose qu'il inventa, qui lui procura sa plus grande déception. On imagine que la baise est une manière mieux à même que d'autres excitations (par exemple l'allaitement) de poser la question de la jouissance de l'Autre. Cela se peut, mais ne change fondamentalement rien à l'affaire. Quelle que soit l'excitation, c'est l'Autre sexe qui est visé, l'Autre corporéisé tout à la fois imaginativement et réellement qui est de la partie et dont on se demande s'il est susceptible, ou non, de jouir et s'il existe. Mais non, il ne jouit pas d'une jouissance qui serait la sienne en propre et pour une raison fort simple : il n'existe pas. On peut toujours courir, macache. Et si donc il n'existe pas, comment le parlêtre pourrait-il jamais établir avec lui un rapport sexuel ?

En un mot, les deux formules « il n'y a pas de rapport sexuel » et « il n'y a pas de jouissance de l'Autre » sont deux présentations d'un seul et même énoncé. On peut aussi admettre : pas l'un sans l'autre. Si l'Autre jouissait, il y aurait un rapport sexuel ; s'il y avait un rapport sexuel, l'Autre jouirait.

Pour autant, ce n'est là en quelque sorte que l'approche négative de la grande affaire de l'excitation – encore que « négative » ne soit pas un terme franchement approprié car nier les trois inexistentances localisées en E rate ces inexistentances en leur offrant un positionnement logique auquel elles ne se prêtent pas. Il y a lieu de rendre compte du fait qu'*il y a de l'excitation*. Et que les chairs s'y précipitent à la recherche d'une satisfaction qu'elles n'obtiendront que sur un certain versant, dans la déception de ne jamais avoir eu affaire à la jouissance de l'Autre, ni donc au rapport sexuel. Après l'amour, bonjour tristesse, a-t-on dit et répété depuis des lustres. Il en va de même, selon Lacan, du bébé qui s'endort après avoir tété le sein : sa plongée dans le sommeil lui permet, avance-t-il, de délaissier ce qui s'ensuit d'insatisfaction. Et de même encore lorsque telle ou telle autre pulsion partielle se trouve, dirais-je, activée.

Qu'il y ait de l'excitation, cela le concept de pulsion, qui relève de l'analytique de petit a , ne l'explique pas, ni le fantasme, ni la fonction phallique, qui participent de la même première analytique du sexe, ni même le concept de libido qui, vu sous l'angle de la seconde analytique, apparaît une explication simplement nominale et fait ainsi bouchon à la question de l'excitation. Une chose est, chez Lacan, *ce qui se passe dès lors qu'il n'y a pas de rapport sexuel, pas de jouissance de l'Autre*, ce qu'il écrit

notamment avec lesdites « formules de la sexualité », *autre chose* est l'incidence sur l'excitation de ces deux inexistences du rapport sexuel et de la jouissance de l'Autre, et, avec elles, celle de l'Autre.

On dira qu'il ne saurait y avoir là la moindre incidence, dès lors qu'inexistent le rapport sexuel et la jouissance de l'Autre. Comment ce qui n'existe pas pourrait-il agir en quelque façon que ce soit ? Il suffit pourtant de mentionner, chez certains, l'importance d'un enfant souhaité et non né, inexistant donc, pour avoir quelque doute quant à la valeur d'une telle argumentation. Et, chez d'autres, l'inexistence de Dieu.

Selon Lacan, c'est précisément cette inexistence du rapport sexuel et de la jouissance de l'Autre qui est active, qui est érogène, sorte de trou volcanique qui sollicite l'excitation pour peu que l'on s'en approche. Et ce qui rend cela envisageable est le statut de cette double inexistence tout à la fois, on l'a dit, imaginaire et réel. Filant la métaphore du volcan, je dirai que l'inexistence du rapport sexuel et celle de la jouissance de l'Autre (qui tiennent pourtant la route en tant qu'imaginaires et réelles) sont comme les flancs de ce volcan qui bordent le trou de l'inexistence de l'Autre. L'excitation est appelée par cette configuration volcanique qui doit donc être qualifiée d'érogène. L'excitation n'advient pas à partir de soi, mais de l'Autre. C'est en se tournant vers l'Autre que le parlêtre se trouve excité, vers cet étrange Autre, tout à la fois inexistant et insistant, dont il reçoit la sollicitation qui l'excite. Ainsi se présente cette seconde analytique du sexe que Lacan a discrètement et tardivement fait valoir.

On se demande : mais enfin, qu'est-ce donc qui se trouve là en jeu ? Ou encore : qu'attend-on d'une excitation ainsi sollicitée ? Ou, plus abruptement et d'allure philosophique : pourquoi y a-t-il de l'excitation plutôt que rien ? Une phrase de Lacan ouvre la voie à de possibles et conjointes réponses. Elle lui vint non pas en réfléchissant mais en s'étant sexuellement *uni* à une femme hystérique, laquelle union lui délivra un certain savoir. Ce savoir fut celui d'une impossibilité, celle « de n'écrire jamais le rapport sexuel en lui-même, *sinon dans le manque de son désir* » [je souligne]. Mise en œuvre, l'excitation s'assure, voire vérifie que manque le désir de ce rapport sexuel qui n'existe pas – une anorexie normale, en quelque sorte. Un tel propos peut aisément être lu de travers, cela d'autant plus aisément si l'on s'en tient à l'analytique de petit *a*. Il n'est nullement ici question du rapport sexuel qui, parce que manquant, serait désiré, mais (ce qui est très différent et relève de l'analytique du non rapport sexuel) d'un désir de ce rapport sexuel qui, tout simplement, *comme désir*, manque. L'inexistence du

rapport sexuel ne saurait être établie, *s'écrire*, ose même Lacan, autrement qu'ainsi, dans l'absence d'aucun désir qui le viserait. Cela, Lacan l'appelait liberté.

Et c'est de cette liberté liée par Lacan à la non-existence du rapport sexuel que prend son envol ce que j'ai appelé avec Foucault « soulèvement » qui est dans la seconde analytique du sexe le pendant du désir dans la première. Le soulèvement puise son élan, sa force, sa ténacité, son courage dans le manque du désir de rapport sexuel. Ainsi peut-on concevoir un désir mis au service du soulèvement au sens où, en Inde, les dieux disposent de ce que l'on appelle un « véhicule » ou une « monture » (*vâhana*), un désir, donc, véhicule du soulèvement. Un tel désir n'est pas le désir de l'Autre mais celui dont Lacan fit état un beau jour en déclarant que, certes, le désir est désir de l'Autre, mais que, tout de même, il fallait bien admettre un désir que le sujet aurait en propre.

L'incidence du soulèvement sur le désir de la première analytique du sexe (différent, donc, du manque du désir de rapport sexuel) présente une ressemblance formelle avec ce que David Halperin a noté chez Platon : « Car pour Platon, ce n'est pas la sexualité qui alimente le feu du désir érotique, c'est plutôt le désir érotique qui transmet à la sexualité le mouvement de commotion de l'âme. »

Je qualifie cette problématique de fantasmatique. D'aucuns pourraient la juger délirante. Afin de calmer de telles ardeurs, on se tournera vers la présentation par David Halperin de l'érotique platonicienne, pas moins bizarre, on en jugera.

Un tel choix reporte à plus tard l'étude qui reste à mener de ce qui lie la première et la seconde analytique du sexe. Je m'y suis pour partie engagé dans *L'Autre sexe*, notamment avec l'invention de ce que j'ai appelé « incarnation ». Il s'agissait d'approcher quelque peu le jeu de l'objet érotique (première analytique) et de l'Autre comme lieu, non plus *topos* mais *khôra* (seconde analytique). Toutefois, bien des études devraient s'ensuivre qui envisageraient cette articulation de l'objet et du lieu en fonction de la diversité observable des objets élus par l'excitation.